

Robert Louis Stevenson

L'Île au trésor

CLASSIQUES
TEXTE ABRÉGÉ

Le livre

Une auberge isolée, une crique battue par les vents, un vieux marin avec pour seul bagage un coffre mystérieux...

Ainsi commencent les aventures du Jeune Jim Hawkins, des aventures qui l'entraîneront dans un monde où mutineries, trahisons et affrontements sanglants sont le lot quotidien, le monde des pirates...

L'auteur

Robert Louis Stevenson est un écrivain écossais de la deuxième moitié du XIX^e siècle qui inspire encore aujourd'hui de nombreux artistes. Grand voyageur à la santé fragile, il décède aux Samoa à l'âge de 44 ans, laissant derrière lui de nombreux chefs-d'œuvres dont *L'île au trésor*, *Voyage avec un âne dans les Cévennes* ou *Le cas étrange du Dr Jekyll et Mr Hyde*.

Robert Louis Stevenson

L'Île au trésor

Traduction de Théo Varlet,
remaniée et abrégée
par Stéphane Labbe

Illustrations de Louis Rhead

Classiques abrégés
l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

PRÉFACE

Lorsqu'on lui demanda, pour les besoins d'un article, d'évoquer son premier livre, Robert Louis Stevenson choisit *L'Île au trésor*, non parce qu'il s'agissait effectivement de son premier livre, mais parce qu'il estimait que, aux yeux du public, c'était le livre qui l'avait fait connaître. L'écrivain y avoue notamment sa prédilection pour le personnage de Long John Silver, le redoutable pirate, dont, écrit-il, «je n'étais pas peu fier», poursuivant plus loin : «Et aujourd'hui encore j'ai de l'admiration pour ce formidable aventurier si éloquent» («My first book, *Treasure Island*», in *Essays in the art of writing*, 1905). Stevenson aimait, semble-t-il, tellement son personnage qu'il avait décidé d'intituler son roman, *The Sea Cook* (*Le Maître coq*). Louons donc l'éditeur, l'avisé M. Henderson, d'avoir biffé d'un trait expert *The Sea Cook* pour le remplacer par *Treasure Island* (*L'Île au trésor*).

Car, s'il est bien un titre magique, c'est celui-là. Il enflamme immédiatement l'imagination de cet enfant «amoureux de cartes et d'estampes» qui rêve encore en chacun de nous. *L'Île au trésor*: *Treasure Island*! En deux mots, l'anglais, avec

sa merveilleuse concision, nous déploie tout un univers d'océans à sillonner, d'îles perdues, de quêtes fabuleuses et de pirates sanguinaires.

Les aventures de Jim Hawkins sont d'ailleurs nées de rêveries autour d'une carte: en 1881, lorsqu'il commence à rédiger *L'Île au trésor*, Stevenson laisse courir son imagination sur les rives d'une île dont il a tracé peu de temps auparavant les contours, en compagnie de son jeune beau-fils, Lloyd Osbourne, qui aimait particulièrement le dessin. Ils placeront ici une crique profonde, là le cours sinueux d'une rivière, et, là encore, les flancs désolés de la montagne aux deux sommets.

Notre auteur constate qu'il écrit avec facilité et se prend au jeu de multiplier les péripéties d'un récit qui semble faire le bonheur de ses proches, et notamment du jeune Lloyd. Mais le père de l'écrivain, qui a nourri son enfance d'histoires de pirates et de brigandages, n'est pas le moins enthousiaste: il cherche et trouve le nom de la goélette qui conduira la troupe héroïque aux abords de l'île au trésor. Il se passionne pour le contenu du mystérieux coffre et en dresse l'inventaire, qui subsistera dans la version définitive. On le voit: à peine surgi des limbes de l'inconscient de l'auteur, le roman fascine, et la magie ne cessera d'opérer.

Pour beaucoup d'adultes de ma génération et des précédentes (celles d'avant Internet), cette histoire agit comme une sorte de madeleine de

Proust. Quand je relis les premières pages de *L'Île au trésor*, je revois l'univers feutré de ma petite chambre d'enfant, en mansarde, j'entends le bruit de la pluie tapotant les ardoises, qui s'associait si bien aux brumes et aux embruns enveloppant l'auberge de l'Amiral-Benbow.

Comme *L'Attrape-cœurs* ou *Le Seigneur des anneaux*, le roman de Stevenson est devenu un roman culte que l'on évoque avec gourmandise, entre initiés. On peut même surenchérir : *L'Île au trésor* a accédé au statut de mythe ; de John Meade Falkner à J.M.G. Le Clézio, en passant par Dashiell Hammett, il n'est pas un auteur de romans d'aventures qui n'ait eu en tête le chef-d'œuvre de Stevenson.

Je considère donc comme un privilège d'avoir eu à revoir – et abrégé un peu – la traduction de Théo Varlet. J'espère ainsi faciliter aux générations actuelles (celles d'après Internet) l'accès à ce magnifique roman. Ce sont surtout les péripéties de Jim en mer qui auront eu à pâtir des ciseaux. Si les termes techniques de gréement et d'accastillage ont pu, à une certaine époque, faire rêver, ils risquent fort de manquer de saveur pour le jeune lecteur d'aujourd'hui : j'en ai donc modéré l'usage.

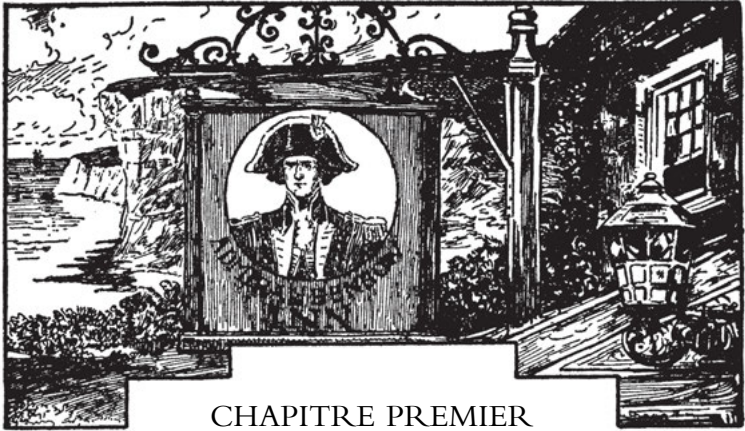
Je reste persuadé que, malgré ces atteintes, les mânes du vénéré Tusitala (surnom donné à Stevenson par les Samoans et qui signifie le « conteur d'histoires ») ne viendront pas déranger le calme

de mes nuits, car c'est avec le plus grand respect pour son œuvre et pour la virtuosité de son style si concis, si visuellement expressif, que je me suis prêté à l'exercice.

Stéphane Labbe



PREMIÈRE PARTIE
LE VIEUX PIRATE



CHAPITRE PREMIER

LE VIEUX LOUP DE MER DE L'AMIRAL-BENBOW

C'est à la demande du chevalier Trelawney, du docteur Livesey et de tous ces messieurs, que je me suis décidé à coucher par écrit tout ce que je sais de l'île au trésor, n'omettant que la position de l'île, car il s'y trouve toujours une partie du trésor. Je prends donc la plume en cet an de grâce 17..., et commence mon récit à l'époque où mon père tenait l'auberge de l'Amiral-Benbow, en ce jour où le vieux marin, au visage basané et balafé d'un coup de sabre, vint prendre gîte sous notre toit.

Je me le rappelle comme si c'était hier, alors qu'il arrivait d'un pas lourd à la porte de l'auberge, suivi de sa cantine transportée sur une brouette; un grand gaillard solide, aux cheveux

bruns tordus en une queue poisseuse qui retombait sur le col d'un habit bleu malpropre. Il avait les mains couturées de cicatrices, les ongles noirs et déchiquetés. Tout en sifflotant, il parcourut la crique du regard, puis, de sa voix stridente et chevrotante, cassée par les manœuvres du cabestan, il entonna cette vieille chanson de matelot qu'il devait si souvent nous chanter par la suite :

On était quinze sur le coffre du mort...

Yo-ho-ho ! et une bouteille de rhum !

Après quoi, de son bâton, une sorte d'aspect, il heurta contre la porte et commanda brutalement à mon père, lorsqu'il apparut, un verre de rhum. Aussitôt servi, il le but posément et le dégusta en connaisseur, sans cesser d'examiner tour à tour et les falaises et notre enseigne.

– Voilà une crique commode, dit-il enfin, et un cabaret agréablement situé. Beaucoup de clients, camarade ?

Mon père lui répondit négativement : très peu de clientèle, si peu que c'en était désolant.

– Eh bien, dans ce cas, reprit-il, je n'ai plus qu'à jeter l'ancre... Hé ! l'ami, cria-t-il à l'homme qui poussait la brouette, accoste ici et aide à monter mon coffre... Je vais rester quelque temps. Je ne suis pas difficile : du rhum et des œufs au lard, il ne m'en faut pas plus. Comment vous pourriez m'appeler ? Vous pourriez m'appeler capitaine... Ah ! je vois ce qui vous inquiète... Tenez ! (Et il

jeta sur le comptoir trois ou quatre pièces d'or.) Vous me direz quand j'aurai tout dépensé, fit-il, l'air aussi hautain qu'un capitaine de vaisseau.

Et, à la vérité, en dépit de ses piètres effets et de son rude langage, il n'avait pas du tout l'air d'un simple matelot: on l'aurait davantage pris pour un second ou pour un capitaine ne supportant aucune désobéissance.

Il était habituellement très taciturne. Toute la journée, il rôdait aux alentours ou sur les falaises, muni d'une lunette d'approche en cuivre; le soir, il restait dans un coin de la salle, auprès du feu, et buvait des grogs au rhum très forts. La plupart du temps, il ne répondait pas quand on s'adressait à lui, mais vous regardait brusquement d'un air féroce, en soufflant par le nez; ainsi, nous apprîmes vite à le laisser tranquille.

Chaque jour, quand il rentrait de sa promenade, il voulait savoir s'il était passé des gens de mer quelconques. Quand un marin, en route vers Bristol, s'arrêtait à l'Amiral-Benbow, il l'examinait à travers le rideau de la porte avant d'entrer dans la salle et, tant que le marin demeurait, il restait muet comme une carpe. Me prenant à part, un jour, il m'avait promis une pièce de dix sous chaque premier du mois, si je voulais bien «veiller au grain» et le prévenir à l'instant où paraîtrait «un marin à une jambe». Le plus souvent, lorsque venait le premier du mois et que je réclamaïis mon salaire, il se

contentait de souffler par le nez et de me foudroyer du regard; mais la semaine n'était pas écoulée qu'il se ravisait et me remettait ponctuellement mes dix sous, en me réitérant l'ordre de veiller au « marin à une jambe ».

Inutile de préciser que ce personnage hantait mes songes. Par les nuits de tempête, quand le vent secouait la maison et que le ressac mugissait dans la crique et contre les falaises, il m'apparaissait sous mille formes diverses et avec mille physionomies diaboliques. Tantôt la jambe lui manquait depuis le genou, tantôt dès la hanche; d'autres fois, c'était un monstre qui n'avait jamais possédé qu'une seule jambe, mais au milieu du corps. Le pire de mes cauchemars était de le voir s'élancer par bonds et me poursuivre à travers champs.

Mais, malgré la terreur que m'inspirait le marin à une jambe, j'avais beaucoup moins peur du capitaine que tous ceux qui le connaissaient. Certains soirs, il buvait du grog bien plus qu'il n'en pouvait supporter; et, ces jours-là, il s'attardait parfois à chanter ses sinistres vieilles chansons de matelot, sans s'occuper de personne. D'autres fois, il commandait une tournée générale et obligeait l'assistance intimidée à écouter ses récits ou à reprendre en chœur ses refrains. Souvent j'ai entendu la maison retentir du *Yo-ho-ho! et une bouteille de rhum!*, alors que tous ses voisins l'accompagnaient à qui mieux mieux pour éviter ses remarques. Car il était, durant ces accès, l'homme

le plus tyrannique du monde : il claquait de la main sur la table pour exiger le silence, il se mettait en fureur à cause d'une question, ou même si l'on n'en posait point, car il estimait alors qu'on ne suivait pas son récit. Et il n'admettait pas que quiconque quittât l'auberge avant que lui-même, ivre mort, ne se fût traîné jusqu'à son lit.

Ce qui effrayait surtout les gens, c'étaient ses histoires. Des histoires épouvantables où il n'était question que d'hommes pendus ou jetés à l'eau, de tempêtes en mer, des îles de la Tortue et d'affreux exploits aux pays de l'Amérique espagnole. Et le langage qu'il employait dans ses récits scandalisait nos braves paysans presque autant que les crimes qu'il évoquait. Mon père ne cessait de dire qu'il causerait la ruine de son auberge car les gens refuseraient bientôt de venir s'y faire tyranniser et humilier ; mais je croirais plus volontiers que son séjour nous était profitable. Sur le moment, les gens avaient peur, mais, à la réflexion, ils ne s'en plaignaient pas, parce que c'était une fameuse distraction dans la morne routine du village.

On ne lui résista qu'une seule fois, et ce fut dans les derniers temps, alors que mon pauvre père était déjà gravement atteint de la phtisie qui devait l'emporter. Le docteur Livesey, venu vers la fin de l'après-midi visiter son patient, accepta que ma mère lui servît à manger ; il alla ensuite fumer une pipe dans la salle. Je l'y suivis et je me rappelle encore le contraste frappant que faisait le

docteur élégant et distingué avec les paysans rustaude, et surtout avec notre sale et blême épouvantail de pirate, avachi dans l'ivresse, les coudes sur la table. Soudain, il se mit – je parle du capitaine – à entonner son sempiternel refrain :

On était quinze sur le coffre du mort...

Yo-ho-ho ! et une bouteille de rhum !

La boisson et le diable ont expédié les autres,

Yo-ho-ho ! et une bouteille de rhum !

Il n'était nouveau, ce soir-là, que pour le seul docteur Livesey, et je m'aperçus qu'il produisait sur lui un effet désagréable, car le médecin leva les yeux avec irritation avant de continuer à entretenir le vieux Taylor, le jardinier, d'un nouveau traitement pour ses rhumatismes. Cependant, le capitaine s'excitait peu à peu à sa propre musique, et il finit par claquer de la main sur la table d'une manière que nous connaissions tous et qui exigeait le silence. Aussitôt, chacun se tut, sauf le docteur Livesey. Le capitaine le dévisagea avec courroux, fit claquer de nouveau sa main, puis le toisa d'un air farouche et, enfin, lança avec un juron :

– Silence, là-bas dans l'entrepont !

– Est-ce à moi que ce discours s'adresse, monsieur ? fit le docteur.

Et quand le malotru lui eut déclaré, non sans un nouveau juron, qu'il en était ainsi :

– Je n'ai qu'une chose à vous dire, monsieur, répliqua le médecin, c'est que, si vous continuez

à boire du rhum de la sorte, le monde sera vite débarrassé d'un fieffé gredin!

La fureur du vieux drôle fut terrible. Il se dressa d'un bond, tira un coutelas de marin qu'il ouvrit et, le balançant sur sa main ouverte, s'apprêta à clouer au mur le docteur.

Celui-ci ne broncha point. Il continua de lui parler comme précédemment, par-dessus l'épaule, et du même ton, un peu plus fort peut-être, pour que toute la salle entende, mais parfaitement calme et posé :

– Si vous ne remettez pas à l'instant ce couteau dans votre poche, je vous jure sur mon honneur que vous serez pendu aux prochaines assises.

Ils se mesurèrent du regard; mais le capitaine céda bientôt, rangea son arme et se rassit, en grondant comme un chien battu.

– Maintenant, monsieur, continua le médecin, sachant désormais qu'il y a un tel personnage dans ma circonscription, je compte vous surveiller nuit et jour. Je ne suis pas seulement médecin, je suis aussi magistrat; et s'il m'arrive la moindre plainte contre vous, fût-ce pour un esclandre comme celui de ce soir, je prendrai des mesures pour vous faire arrêter et expulser du pays. Vous voilà prévenu.

Peu après, on amenait à la porte le cheval du docteur Livesey, et celui-ci s'en alla. Le capitaine se tint tranquille pour ce soir-là et ceux qui suivirent.

TABLE

<u>Préface</u>	<u>5</u>
<u>PREMIÈRE PARTIE: Le vieux pirate</u>	<u>9</u>
<u>I. Le vieux loup de mer de l'Amiral-Benbow</u>	<u>11</u>
<u>II. Où Chien-Noir fait une brève apparition</u>	<u>18</u>
<u>III. La tache noire</u>	<u>25</u>
<u>IV. Le coffre de mer</u>	<u>31</u>
<u>V. La fin de l'aveugle</u>	<u>38</u>
<u>VI. Les papiers du capitaine</u>	<u>44</u>
<u>DEUXIÈME PARTIE: Le maître coq</u>	<u>51</u>
<u>VII. Je me rends à Bristol</u>	<u>53</u>
<u>VIII. À l'enseigne de la Longue-Vue</u>	<u>59</u>
<u>IX. La poudre et les armes</u>	<u>64</u>
<u>X. Le voyage</u>	<u>70</u>
<u>XI. Ce que j'entendis dans la barrique de pommes</u>	<u>76</u>
<u>XII. Conseil de guerre</u>	<u>83</u>
<u>TROISIÈME PARTIE: Mon aventure à terre</u>	<u>91</u>
<u>XIII. Où commence mon aventure à terre</u>	<u>93</u>
<u>XIV. Le premier coup</u>	<u>100</u>
<u>XV. L'homme de l'île</u>	<u>105</u>
<u>QUATRIÈME PARTIE: Le fortin</u>	<u>113</u>
<u>XVI. Le docteur continue le récit: l'abandon du navire</u>	<u>115</u>
<u>XVII. Suite du récit par le docteur: le dernier voyage</u> <u>de la chaloupe</u>	<u>121</u>

<u>XVIII. Suite du récit par le docteur: fin du premier jour</u> <u>de combat</u>	<u>124</u>
<u>XIX. Jim Hawkins reprend son récit: la garnison</u> <u>du fortin</u>	<u>130</u>
<u>XX. L'ambassade de Silver</u>	<u>136</u>
<u>XXI. L'attaque</u>	<u>141</u>
<u>CINQUIÈME PARTIE: Mon aventure en mer</u>	<u>149</u>
<u>XXII. Où commence mon aventure en mer</u>	<u>151</u>
<u>XXIII. À marée descendante</u>	<u>157</u>
<u>XXIV. La croisière du coracle</u>	<u>161</u>
<u>XXV. J'amène le drapeau noir</u>	<u>165</u>
<u>XXVI. Israël Hands</u>	<u>170</u>
<u>XXVII. «Pièces de huit!»</u>	<u>177</u>
<u>SIXIÈME PARTIE: Le capitaine Silver</u>	<u>181</u>
<u>XXVIII. Aux mains de l'ennemi</u>	<u>183</u>
<u>XXIX. Encore la tache noire</u>	<u>192</u>
<u>XXX. Sur parole</u>	<u>198</u>
<u>XXXI. La chasse au trésor: l'indicateur de Flint</u>	<u>206</u>
<u>XXXII. La chasse au trésor: la voix d'entre les arbres</u>	<u>213</u>
<u>XXXIII. Fin de règne</u>	<u>219</u>
<u>XXXIV. Épilogue</u>	<u>226</u>
<u>Repères biographiques</u>	<u>233</u>

© 2013, l'école des loisirs, Paris, pour la première édition
© 2023, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : février 2013

ISBN 978-2-211-33559-1